



IRAN



SIAH BAZI - ZUR KHÂNEH  
Théâtre des Bouffes du Nord  
du 15 au 31 octobre



## LE SIAH BAZI

avec

Saadi Afshar

et

la Compagnie du Théâtre NASR de Téhéran

Deux programmes :

### HAMLET

mardi 15, jeudi 17, samedi 19 à 20 h 30

Le spectacle reprend nombre de scènes inspirées de la tragédie de Shakespeare : Hamlet et le spectre, l'arrivée des comédiens, le meurtre de Gonzague, le duel final. Le comique tient au décalage introduit par le décor et les costumes anachroniques et naïfs, un jeu marqué voire outré de la troupe en regard de l'humour flegmatique, confinant à la méditation, de Saadi AFSHAR. A l'instar des grands burlesques du cinéma, il prête au rôle — et c'est Hamlet! — sa marionnette.

### BOULOURAK

mercredi 16, vendredi 18 à 20 h 30, dimanche 20 à 15 h

"Boulourak" tient du conte oriental :

*Premier tableau* : un Roi terrorisé par la prédiction selon laquelle il mourra de la main d'une femme fait exécuter toutes les petites filles à la naissance. Il est entouré de conseillers et de courtisans apeurés qui chargent le pauvre Saadi de demander des comptes au souverain, Saadi biaise avec une feinte naïveté. Une jeune fille survient, que son frère, le Prince, a protégé du massacre : elle doit mourir — Saadi se propose comme bourreau.

*2<sup>e</sup> tableau* : Saadi, le Prince et la jeune fille ont gagné la forêt : qui sera le bourreau, qui la victime ? Saadi et le Prince tombent dans un lac qui transforme les hommes en femmes ; un sauvage s'éprend de la jeune fille ; les gardes du Roi en veulent à la vertu de Saadi, pimpante petite femme noire qui répond au nom de Margaret Thatcher.

*3<sup>e</sup> tableau* : retrouvailles au milieu de la forêt. Alors que tout rentre dans l'ordre, le sauvage survient et assassine le Roi à coups de hache sous le regard singulièrement froid de Saadi qui semble dire : "en général, quand on subit un tel traitement, on ne s'en remet pas".

## UN POLICHINELLE ORIENTAL

Un comique improvise, là-haut, sur scène. Il a le visage peint en noir, un petit bonnet rouge sur la tête, un large pyjama multicolore et brillant. Sur un rythme de percussions, il se déplace en cadence à travers le plateau. Son attitude impertinente, son œil aigu, ses mouvements mesurés, fascinants de précision, font de lui comme une essence de malice.

C'est Saadi Afshar, le plus grand maestro de la commedia dell'arte de tradition persane : un genre théâtral dont le nom "siah bazi" signifie "le jeu du noir". Le public iranien vénère ce masque, fixé à jamais, reconnaissable comme celui d'Arlequin ou de Charlot. Ce bouffon clair et élégant, ce roi de la forme sait emporter dans les volutes de son charme le spectateur le plus étranger à cette langue dont il se sert pour les canevas de ses récits.

Ce sont de simples petites fables avec des personnages emblématiques qui ont sans doute tant voyagé et tourné de par le monde qu'ils nous entraînent du premier coup dans des espaces connus. C'est un personnage noir qui, une longue faux à la main, rôde et fait le masque de la mort. C'est une fille pareille à Colombine, voilée bien sûr comme toute femme en Iran. Persécutée par une marâtre, elle subit le sort de sa cousine occidentale, Cendrillon, et elle s'endort dans un bosquet, tout comme la belle au bois dormant, attendant qu'un prince la réveille. Mêlant lazzis et naïvetés sincères, un misérable serviteur noir la protège et la courtise, qui sert en fait de moteur à la pièce. Un prolétaire fourbe, espiègle et menteur comme l'est Polichinelle. Un merveilleux clown : c'est Saadi Afshar.

Admiré sans réserve par Peter Brook, cet acteur sait nous guider jusqu'à ce point de nous-mêmes où nous rions avec nos tripes et avec notre cœur : une récréation où tous les jeux sont autorisés par un instinct retrouvé par-delà la subtilité analytique. Et, comme par contagion, par participation immédiate, le flot d'allusions et de facéties touche même qui ne connaît pas cette langue. De toutes façons, par sa phonétique douce et musicale — on l'a dit l'italien de l'Orient —, elle sonne à l'oreille, étrangement familière.

Le théâtre qui héberge le spectacle — le seul où Saadi Afshar accepte de se produire — annonce chaque jour à partir de onze heures du matin plusieurs représentations en alternance, et toutes bourrées. C'est le Théâtre Nasr, situé au Centre du Lalehzar — la Tulipe —, le quartier le plus populaire de Téhéran. Une enseigne délabrée sur la façade, une entrée grouillante et bavarde comme un marché, une salle avec de méchants sièges de bois. Des gens qui rient, parlent, cassent la croûte, piquent un roupillon, se réveillent, recommencent à rire, parler, crier, applaudir et encouragent les acteurs. Dans la salle, il y a des centaines d'hommes, et pas plus de deux ou trois femmes.

De Saadi Afshar nul n'a vu le vrai visage, celui de tous les jours. Cette espèce de monument national a toujours refusé les propositions du cinéma et de la télévision, et il ne s'est jamais laissé photographier sans maquillage. Afshar vit dans la fixité de l'archétype, dans la pureté exclusive du masque.

Leonetta BENTIVOGLIO

## LES BOUFFONS ET LA COMEDIE TRADITIONNELLE

Depuis l'ère pré-islamique, les shahs iraniens ont toujours eu des amuseurs et des bouffons ("dalqak" ou "maskhareh"). Shah 'Abbas (1588-1629) avait un artiste célèbre, Kal 'Enayat ('Enayat le Chauve), un clown talentueux qui présentait différents sketches pour attirer l'attention du Shah sur certaines affaires.

D'après B. Beyza'i, au XVII<sup>e</sup> siècle des troupes de musiciens et danseurs ("motreb") se rendaient dans des maisons de riches, leurs costumes et accessoires dans des malles, pour présenter des scènes d'amour et de chansons comiques qui se terminaient en disputes et en fuites. Des bouffonneries dialoguées appelées "taqlid" apparurent ensuite. Jean Chardin, le marchand et voyageur français (qui était en Perse entre 1664 et 1677), admirant le talent des acrobates et illusionnistes, se réfère également aux acteurs masqués présentant des farces de trois heures et des danses pleines d'"insolence" et de "lascivité". Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque les religieux Shi'i interdirent aux femmes de se produire en danseuses ou en comédiennes, de jeunes garçons les remplacèrent "en travestis", ce qui créait beaucoup d'ambiguïté.

Il y avait aussi d'autres formes de comédie : "Katchalak bazi" (le jeu du Chauve), "Baqqal Bazi" (le jeu de l'Epicier) et "Ruband bazi" (le jeu du Masque). Dans ce dernier, les acteurs, habillés de longs costumes, marchaient sur des échasses. Ces comédies se jouaient dans des maisons de thé et dans des demeures privées, à l'occasion des mariages, des naissances et des circoncisions. On utilise toujours des masques dans les comédies populaires aujourd'hui.

Pour créer une scène centrale dans un lieu public ou gagner de la place dans la cour d'une maison, le bassin du milieu était recouvert de planches de bois et de tapis. C'est ainsi que les termes de "Ruhozi" (sur le bassin) ou "Takhte Hoz" (tréteaux sur le bassin) sont devenus les noms génériques de la comédie traditionnelle persane, dans les villes comme à la campagne. Le personnage principal de ce genre est le "Siah" (Le Noir), dont la date d'apparition est inconnue. Il noircit sa figure et ses mains avec de la suie et de la graisse, et parle avec l'accent des anciens esclaves noirs iraniens, utilisant un vocabulaire souvent indécent et grossier (tout comme ses homologues dans les comédies traditionnelles arabes ou dans les "Karagoz" et "Ortaoyunu" turques). Il critique librement les dignitaires, les riches et les défauts sociaux car, sous l'apparence d'un "nègre simplet et irresponsable", il peut être très insolent. Parmi les autres personnages du "Ruhozi", on trouve : le vieux hadji fortuné, son épouse, son fils, sa fille et le prétendant de celle-ci.

Comme pour la "Commedia dell'Arte" italienne, il n'y avait pas de texte écrit et chaque acteur improvisait autour d'une action déterminée. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Chodzko mentionne que ces pièces se moquent des mollahs. Au XX<sup>e</sup> siècle, afin de ne pas heurter les autorités, les pièces jouées dans les maisons de thé traitaient principalement de sujets pseudo-historiques, mais avec un goût de critique sociale contemporaine dans le personnage du Siah; celui-ci roule son maître, favorise les amants, fait le clown et donne une conclusion morale à la pièce.

Parallèlement au Ruhozi, il existait le genre de la pantomime, "Lal bazi" (Pièce du Muet), née de la danse. Autour de 1917, des théâtres pour comédies populaires s'ouvrirent à Téhéran et survécurent à une période précaire de fermetures et d'ouvertures dictées par le Gouvernement. Au début, la scène était carrée avec l'assistance autour, puis conçue avec trois côtés et une toile de fond sur laquelle était peint un grand jardin. Les animateurs célèbres des années 20 étaient Akbar Sarshar, Ahmad Mo'ayed, Babraz Soltani, et deux redoutables Siahs : Zabiollah Maheri et Mehdi Mesri. Les acteurs plaisantaient avec le public et étaient accompagnés de temps en temps par des musiciens. Un personnage nouveau surgit, se moquant des Iraniens occidentalisés, "fokoli" (du français "faux col"). Les femmes avaient leur propre théâtre, où tous les personnages étaient joués par des femmes (y compris les rôles masculins). Des comédies osées, comme le "Khale Roro", (Tante Roro), se jouaient dans les harems. Autour de 1930, la censure exigeait des textes pour les pièces Ruhozi, ce qui allait à l'encontre de l'esprit d'improvisation et, en outre, en limitait l'aspect critique. A la fin des années 30, beaucoup de comédiens, musiciens et marionnettistes qui se produisaient dans des soirées privées étaient basés dans des magasins sur l'avenue Cyrus à Téhéran. Au cours du soulèvement religieux de juin 1963, certains de ces magasins (surtout ceux des Juifs) furent saccagés, mais ils survécurent. Lorsque le dernier théâtre de comédies populaires "Tamashakhaneh Iran" (Théâtre Iran) ferma ses portes en 1963, faute de subventions, il fut remplacé par le théâtre "Hafez no", dans le quartier de Téhéran réservé aux bordels, avec Sa'di Afshar comme Siah. En août 1977 au Festival des Arts de Shiraz, un hommage fut rendu aux comédies populaires improvisées par un Symposium International et des représentations de Ruhozi venant de tout l'Iran.

*Extrait de  
Evolution of Rituals and Theater in Iran  
par Farrokh GAFFARY*

## Le Zur Khâneh ou Maison de la Force

sous la direction du

### MORSHED FARAMARZ NAJAFI TEHRANI

#### Gymnastique traditionnelle iranienne

L'institution de cette gymnastique remonte au moins au début de l'ère chrétienne et en portant le nom symbolique de Maison de la Force, *Zur Khâneh*, elle avait pour but d'initier les Persans aux arts martiaux et, en même temps, comme cela sera la règle dans d'autres confréries du même genre (kendo, judo, karaté, etc.), de respecter un code moral et d'y enseigner l'éthique d'altruisme et les règles d'une discipline spirituelle afin de faire des athlètes des chevaliers de la noble cause (en persan *javanmardi*).

Ainsi l'histoire de l'Iran connut de nombreux mystiques et penseurs qui s'adonnèrent à ce sport, dont Pouryay Vali, noble poète et athlète mort en 1322, patron du *Zur Khâneh*. Parmi ses adhérents au long des siècles, on trouve aussi bien des princes que des négociants ou des écrivains, sans compter la masse des gens venus des différents corps de métiers et des corporations.

Un célèbre voyageur français, Jean Chardin, qui fit nombreux séjours en Perse entre 1664 et 1677, écrivait : "On appelle le lieu où l'on va lutter : *Zur Khâneh*, c'est-à-dire la Maison de la Force. Il y en a aussi dans toutes les demeures des grands seigneurs et particulièrement des gouverneurs qui exercent ainsi leur monde". Dans les récits des voyageurs de la même période, on trouve souvent des planches et des gravures représentant ces exercices. C'était, et c'est encore aujourd'hui, dans des bâtiments en rond avec au centre une fosse (*gowd*), que se pratiquent les exercices. Assis sous un dais orné de plumes et où pendent quelques armures (casques, cotte de mailles, boucliers, sabres, etc.) se tient le *Morshed*, maître qui joue du tambour, sonne de la cloche, chante et commande les exercices. Il a devant lui un brasero où il brûle des graines de rue sauvage pour écarter le mauvais œil de ceux qui pourraient envier les prouesses physiques des athlètes. Avec un flacon d'eau de rose, il asperge ceux qui le lui demandent. Le *Morshed* joue sur un tambour fait en terre cuite et déclame des poésies épiques et lyriques des grands poètes persans. A côté des poèmes religieux exaltant l'Iran shiite et ses saints, l'élément de réveil national contre

la domination étrangère, dont l'occupation arabe aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, on trouve l'œuvre épique du poète Ferdowsi : le *Shahmameh* ou livre des Rois (X<sup>e</sup> siècle) qui parle de la Perse antique et pré-islamique, et dont le protagoniste Rostam, prototype du héros pour des générations d'Iraniens, restera immortel.

En fait, on pense que, lors d'occupations étrangères (Arabes, Turques, Mongols), les exercices de la Maison de la Force furent, sous couleur de gymnastique, un entraînement clandestin pour le maniement, comme on va le voir, d'armes réelles (massues, arcs, Boucliers, etc.). Les débutants qui entrent au *Zur Khâneh* pour s'entraîner, portent le titre de *nowtcheh* (novices), puis deviennent petit à petit des *pahlevan* (preux ou athlètes) et se respectent énormément entre eux. C'est ce qui explique qu'avant de commencer un exercice ils se fassent des politesses pour céder leur tour, soulignant à la fois leur humilité et la déférence envers l'autre.

#### Une séance de Zur Khâneh

Une séance, aujourd'hui, se décompose de la manière suivante : le *Morshed Faramarz Najafi Tehrani* récite, déclame et chante les poèmes en scandant et en rythmant les exercices au son du tambour et de la cloche.

Le thème des poèmes, pour l'ouverture, sont des louanges au dieu créateur, au prophète Mhammad et à ses descendants, et des vers du poète persan Sadi (XIII<sup>e</sup> siècle) ayant pour sujet la fraternité des hommes, le lien des races et la solidarité des peuples. Il y a aussi un quatrain de Pouryay Vali qui annonce six siècles à l'avance le fameux poème *If* de l'Anglais Rudyard Kiplin :

*Si tu es maître de tes passions,  
tu es un homme.  
Si tu ne dénigres pas les autres,  
tu es un homme.  
La vaillance ne consiste pas  
à frapper un homme à terre,  
Si tu prends la main de celui qui est  
déchu, alors tu es un homme.*

L'audience ponctue les vers du *Morshed* par des actions de grâce (Salavats) :

*Mon Dieu, envoie ta miséricorde  
sur Mohammad et sur sa postérité.*

Les athlètes, portant des pantalons collants en cuir brodé qui leur arrivent au-dessus des genoux, entrent en rythme dans le *gowd* (fosse) dont ils baisent le sol par respect et, après un instant de recueillement, commencent sous la conduite d'un *myandar* (meneur d'exercices) les mouvements dont les principaux sont :

- **Le maniement du sang** : lourd bouclier en bois massif de 70 à 90 kg. Le *Morshed*, dans différents systèmes de la musique classique persane, va accompagner les exercices en déclamant et en énonçant, chaque fois sur un ton d'encouragement, le nombre de fois qu'un athlète soulève à bout de bras un instrument. Dans ses vers, il invoque Dieu, la famille du Prophète, les hommes saints et respectés par l'Islam dont Adam, Noé, Salomon, David, Moïse, Jésus, Abraham, Marie et d'autres. Combinés avec les mouvements, les vers donnent par exemple ceci :

*Un est Dieu...  
Six les angles de la tombe de l'Imam  
Hosseïn,  
Neuf, Noé, Prophète de Dieu,  
Onze les enfants d'Ali...  
Bravo! Tu en est à quarante.  
Tu as fait un quarante, Dieu soit  
loué...*

A la fin de l'exploit d'un athlète, le *Morshed* demande à l'assistance de saluer sa victoire par une action de grâce.

- **Shenâ ou la nage** : muni d'une planchette de bois de 75 cm, les athlètes font au sol des exercices d'assouplissement imitant la nage, le flux des vagues et la natation en torsade. Le *Morshed*, en des vers épiques de Ferdowsi (X<sup>e</sup> siècle), extraits du *Shahmameh* (Livre des Rois), scande les mouvements. Les vers vantent la nature des provinces caspiennes de l'Iran. Puis viennent des poèmes lyriques de Sadi et d'Eqlal (XX<sup>e</sup> siècle).

- **Le mil et le gavorgeh** : lourde masse en bois d'orme dont la paire pèse de 15 à 30 kg. Le *mil* pour la jonglerie, que l'on lance en l'air, pèse de 3 à 5 kg. C'est une série très spectaculaire où l'on entend le *Morshed* déclamer des poèmes mystiques et lyriques de Mowlana Jalal-eddin (XIII<sup>e</sup> siècle), Sadi (XIII<sup>e</sup> siècle) et Hafez (XIV<sup>e</sup> siècle).

- **Pâyzadan** : trépidations des pieds pour assouplissement scandées par des poèmes de Baba Taher (XI<sup>e</sup> siècle), Mowlana et Hafez.

- **Tcharkh** : rotations sur un rythme spécial qui consistent, les bras tendus, à prendre appui sur le pied gauche et à tourner sur soi en se servant du pied droit comme d'une hélice.

- **Koshti** : lutte à mains nues rappelant celles des chefs mystiques qui jouaient le sort d'une bataille en combat singulier. Vers de Pouryay Vali.

- **Kabbâdeh** : arc en fer muni d'une chaîne de 16 à 20 kg imitant l'arc de guerre, la corde étant remplacée par une chaîne avec 6 lourds anneaux sphériques. L'arc est embrassé par l'athlète, en signe de respect, puis il est passé d'un côté de la tête à l'autre en une série de tensions rythmées. Poèmes de Ferdowsi exaltant l'artiste maître de son œuvre et précisant la place qui lui revient dans la société.

- **Action de grâce finale** :

*Lève-toi et va au Zur Khâneh. On y parle  
massues et boucliers, de la planchette  
et de l'arc.  
C'est l'arène de la lutte d'honneur.  
toutes ses techniques sont honorées.  
L'un lutte avec la vaillance du lion,  
l'autre nage comme la baleine.  
La souplesse de la panthère, la force de  
l'éléphant.  
La langue est liée par une discipline  
militaire. On y joue du tambour, le  
tambour de la guerre.*

Farrokh GAFFARY

### LE MORSHED FARAMARZ NAJAFI TEHRANI

Le *Morshed Faramarz Najafi Tehrani* est né à Sabzevar, dans la province du Khorasan au nord-est de l'Iran. Professeur à l'Académie de Percussions Traditionnelles du *Zur Khâneh* et à la Fédération de la Gymnastique Antique de l'Iran. Il est le créateur d'innovations dans la musique rythmique de la Perse ancienne. A participé avec succès à plusieurs festivals internationaux dont celui de Venise. Très populaire en Iran, il est le *Morshed* (maître) de l'actuel groupe du *Zur Khâneh* (Maison de la Force) qui présente la gymnastique traditionnelle persane à travers une tournée en Europe.

*Programme Iranien réalisé en co-réalisation avec le Théâtre des Bouffes du Nord.  
Avec le soutien de l'AFAA et du Département des Affaires Internationales du Ministère de la Culture.  
Conseiller artistique : Sudabeh Kia.*

FRFAP\_1991\_T4\_10\_P65

# ROYAUME DU BHOUTAN

Du Vendredi 8 Novembre  
au Dimanche 17 Novembre  
Théâtre des Bouffes du Nord

## Royaume du Bhoutan Cham, musique et danses religieuses.

Danses des Seigneurs des Charniers;  
des Chapeaux Noirs; des Cerfs;  
des Tambours; des Héros;  
d'Offrandes...

En collaboration avec le Cargo, Grenoble,  
la Maison de la Culture de Chambéry,  
l'Association Théâtre, Musique, Danse, Nîmes.  
Avec le concours  
de l'Association Française d'Action Artistique.

"Ces danses d'invocation des divinités tantriques ont été créées par des lamas savants pour donner au royaume du Bhoutan la jouissance d'un bonheur sans fin. Tous les malheurs seront anéantis, la bonne fortune du pays s'accroîtra, et tous les souhaits seront réalisés par le pouvoir de ces divinités. Les musiciens, par le rythme qu'ils imposent et par leurs prières, invitent les divinités à s'incarner dans les danseurs. Ceux-ci, investis de pouvoirs divins, subjuguent alors les démons et dissipent les obstacles."

Extrait du "Cham Yig",  
Manuel bhoutanais de danse, du XVII<sup>e</sup> siècle.

Photo Françoise Pommaréc